

Pour l'amour de l'art

L'oeil du collectionneur Musée d'Art Contemporain de Montréal Jusqu'au 5 Janvier 1997

Jennifer Couëlle

Volume 40, numéro 165, hiver 1996–1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/53335ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Couëlle, J. (1996). Pour l'amour de l'art / *L'oeil du collectionneur* Musée d'Art Contemporain de Montréal Jusqu'au 5 Janvier 1997. *Vie des arts*, 40(165), 57–58.

POUR L'AMOUR DE L'ART

Jennifer Couëlle

Pour l'exposition *L'œil du collectionneur*, Paulette Gagnon et Yolande Racine, conservatrices au Musée d'Art Contemporain de Montréal, ont sélectionné quelque 189 œuvres tirées de quinze collections particulières. Les visiteurs peuvent admirer des œuvres de Matisse, Picasso, Borduas, Giacometti, Braque, Pellan. Mais aussi des œuvres d'artistes toujours vivants comme François Lacasse, Pierre Granche, Michel Goulet, Louise Robert, Mimmo Paladino, Lucian Freud. Les pièces retenues ont été réalisées par des artistes jouissant tous d'une notoriété certaine. Le Musée ne présente donc aucune révélation. Les collectionneurs seraient-ils si conservateurs? Auraient-ils un goût si sûr qu'il se marie sans coup férir avec les productions des artistes promis à une longue postérité? Et qui sont donc ces collectionneurs? Cinq ont requis l'anonymat. Les autres sont formés de couples: Mireille et Bernard Lagacé, Rollande et Otto Bengle, Harriet et Jack Lazare, Céline Lamarre et Jean Cliche, Andrée et Patrice Drouin, Rita et Henry Shaffer; enfin, il y a des solitaires: Marc Bellemare, Sheila Segal, Michiko Yajima, Robert-Jean Chénier. Voici esquissé le portrait de trois d'entre eux.

Vivre un an à Paris sans mettre les pieds au Louvre? C'est possible. Pour l'homme d'affaires montréalais Jack Lazare, ce fut même un exploit. En 1956, diplômé d'université en poche, il part à la rencontre de la Ville lumière. S'il en a vu des choses? On n'en doute pas, sauf, bien sûr, la *Mona Lisa*. Il s'est bien rattrapé le président de l'agence de voyages corporatifs Goliger's, qui dit aujourd'hui courir au musée des musées dès qu'il atterrit à Paris. «C'est toujours pareil maintenant, lorsque je voyage, ma première envie me conduit inmanquablement dans les musées et les galeries.» Le jeune adulte réfractaire aux tem-

ples touristiques est devenu un businessman accompli avec une passion peu ordinaire. Lui et son épouse collectionnent des œuvres d'art contemporain.

Jack et Harriet Lazare sont au nombre des quinze collectionneurs québécois à avoir prêté près de deux cents œuvres d'art moderne et contemporain pour l'exposition *L'Œil du collectionneur*. Les salles du Musée d'Art Contemporain (MAC) honorent chacune une collection particulière dans un décor dont les canapés, tapis et tables à café simulent des salons à s'y méprendre... Enfin, presque. Pour tout dire, une exposition de musée où les conservateurs choisissent et cautionnent des coups de cœur, est forcément une exposition pas comme les autres. Dans cette perspective, il eût d'ailleurs été intéressant de laisser libre cours à la passion; de permettre aux collectionneurs de pratiquer eux-mêmes la sélection des œuvres présentées. Mais un musée reste un musée...

Que Jack Lazare, qui bâtit sa collection depuis la fin des années 50, dise éprouver un certain malaise devant le vide créé chez lui par l'absence des œuvres prêtées au musée, ne l'empêche pas d'affirmer: «si pour une raison quelconque mes peintures devaient toutes disparaître, je pense que j'aurais un plaisir fou à tout recommencer.» Il est sérieux! Car si, comme le signale la conservatrice Yolande Racine qui, avec la conservatrice en chef de l'établissement, Paulette Gagnon, a mis sur pied cette exposition, «la collection est un lieu où les gens peuvent construire, où ils peuvent édifier, une pierre après l'autre, quelque chose qui leur ressemble et fait état de leurs valeurs», elle est aussi une façon de jouer. «Collectionneur», déclare l'avocat Robert-Jean Chénier, qui traverse à pas de géant les «sa-

Raymonde April
Le portrait de Michèle, 1993
Epreuve argentique sur papier fibre marouffé sur toile
184,5 x 162,3 cm
Collection Céline Lamarre et Jean Cliche



lons» du musée pour retrouver le sien, est une échappatoire importante, c'est une sorte de déviance».

Pour Robert-Jean Chénier, faire l'acquisition d'œuvres de jeunes artistes constitue «une manière de jouer avec le temps.» Cet homme énergique à l'œil vif rappelle que lorsqu'en 1907 Picasso avait peint ses désormais célèbres *Demoiselles d'Avignon*, «tout le monde pensait que c'était horrible, les acheteurs n'en avaient que pour sa période

EXPOSITION
L'œil du collectionneur
Conservatrices: Paulette Gagnon et Yolande Racine
Musée d'Art Contemporain de Montréal
Jusqu'au 5 janvier 1997

bleue ou sa période rose...» La peinture en question fait maintenant partie de la collection du *Museum of Modern Art* de New York. «J'achète d'abord pour me faire plaisir, parce que les œuvres m'inspirent, mais j'avoue que miser sur des artistes qui n'ont pas encore obtenu leur pleine reconnaissance, espérer que leurs œuvres soient consacrées avec le temps, je trouve ça très excitant! Ça répond à mon côté extravagant, c'est ma façon à moi de devenir original et de dévier de ma profession que je considère très conservatrice.»

Un autre membre du barreau, l'un des rares au Québec à se spécialiser dans le droit d'indemnisation, Marc Bellemare, pose sur la vie un regard peut-être pas grave, mais en définitive engagé. À l'honneur dans sa collection d'une quarantaine de pièces signées par une vingtaine d'artistes, les quinze œuvres de la Montréalaise Betty Goodwin procurent à ce collectionneur une bonne dose de stimulation. «Je pourrais passer des heures à regarder son travail. Ses thèmes sont existentiels; ils évoquent la vie, la mort, la mutation et la communication, ils dénotent la difficulté de tout ça et demandent pourquoi. Ça rejoint des questions que je me pose à quarante ans.»

La controverse, cet avocat de Québec connaît. Elle alimente les débats judiciaires; il la reconnaît chez les artistes. «Pour moi, des gens comme Borduas sont de vrais missionnaires.» Et Betty Goodwin? «Je crois que même si elle est de plus en plus connue, il y a encore beaucoup de personnes qui ne comprennent pas ce qu'elle fait.» Elle voit pourtant clair, estime Marc Bellemare. «Je pense



Chris Cran
Self-Portrait - Temptation of a Saint, 1966
Huile sur toile
137 x 168 cm
Collection Harriet et Jack Lazare
Photo: Richard-Max Tremblay

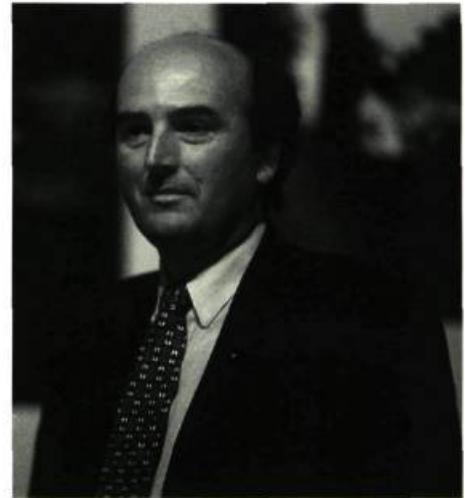
à ce dessin de deux têtes, où l'une tente en vain de dire et l'autre, d'écouter; elles sont si proches l'une de l'autre mais n'arrivent jamais à se faire comprendre. C'est un miroir parfait de la réalité. Voyez-vous, on n'a jamais si peu communiqué, c'est un véritable drame social. On vit dans un monde où la communication nous tombe dessus tous les jours, et ça n'a jamais été aussi compliqué de se parler...»

Vivre entouré d'œuvres d'art «ça peut nous aider quotidiennement à mieux comprendre le monde dans lequel on vit», explique de sa voix calme l'avocat. L'art permet de briser le rythme coutumier de la vie quotidienne. «M'intéresser à l'art est une façon de me sortir de ma routine, tout en respectant mes obligations de famille. Je peux être à la maison, près des enfants, et vivre quelque chose de très spécial.»

Un spéculateur cultivé, le collectionneur? «On entend tellement dire que les collectionneurs achètent pour spéculer, que d'en découvrir autant dont la motivation première n'est jamais la spéculation, m'a non seulement réjouie, mais aussi un peu étonnée», confesse Yolande Racine qui, pour préparer l'exposition du MAC, s'est entretenue avec une quarantaine de collectionneurs. Si au fil des ans, certains d'entre eux se sont séparés de quelques œuvres, «c'était pour en acquérir d'autres qui leur tenaient plus à cœur», assure-t-elle. Puis il y a aussi le pragmatisme. La conservatrice elle-même avoue que «le marché de l'art québécois et canadien étant ce qu'il est [petit entend-elle], je ne sais pas jusqu'à quel point on peut réellement spéculer.» Quant à Marc Bellemare qui, jusqu'à présent ne s'est départi d'aucune de ses œuvres et dit espérer laisser un jour sa collection à ses enfants, il demande «revendre à qui? Il y a si peu de personnes qui s'intéressent à l'art...»

Soit, spéculation et collection ne vont pas toujours de pair. Mais l'argent, dit-on, est un *must*. Une fois encore, la conservatrice nous détrompe. «Effectivement, ces collectionneurs ne sont pas des personnes pauvres, mais je ne dirais pas pour autant qu'ils sont tous fortunés. Il y a des gens pour qui collectionner est suffisamment important pour qu'ils s'astreignent à faire des économies comme d'autres pour s'acheter un divan ou une télé.» Robert-Jean Chénier qui a acquis une soixantaine d'œuvres depuis le début des années 80, parle du stress financier que peut représenter l'activité de collectionner. «Par moments, c'est réellement difficile. Je me souviens d'une œuvre en particulier: il m'a fallu deux ans pour la payer.» Pour sa part, le radiologue Jean Cliche qui fait l'acquisition d'environ deux œuvres par année, dit échelonner ses paiements sur plusieurs mois «On n'est peut-être pas pauvres, mais on ne lance pas de l'argent par les fenêtres, on a tout de même un budget à respecter.»

Jean Cliche fait de l'activité de collectionner un projet de famille. «Même si nos enfants sont grands et ne vivent plus avec nous, il n'y a pas une œuvre qui entre à la maison sans leur acquiescement. D'ailleurs, la décision de prêter ces œuvres au musée a été collective. Nous avons tenu un conseil de famille, avec ma femme et mes deux enfants. Pour moi, les œuvres d'art, la famille, les émotions, tout ça c'est indissociable, ça fait partie d'un tout.»



Robert-Jean Chénier
Avocat et collectionneur
Photo: Richard-Max Tremblay

Elles ont chacune leur histoire, les œuvres de Jean Cliche et de son épouse Céline Lamarre. Par exemple, l'immense portrait noir et blanc de l'artiste Michèle Waquant, assise songeuse dans son appartement et réalisée par la photographe Raymonde April. «Je me souviens, raconte Jean Cliche dont le visage s'illumine, c'était un soir en décembre, la neige tombait doucement et, depuis la rue, à travers la vitre de la galerie Rochefort, j'ai vu cette image qui était aussi calme que le temps qu'il faisait dehors.» Montrant du doigt une des œuvres aux murs du musée, un grand dessin de l'artiste Trevor Gould qui a pour motif principal une fleur bleutée, le médecin, sourire en coin, dit «celui-là, c'était pour l'anniversaire de Céline qui me reprochait de ne jamais lui offrir des fleurs...»

À bien les entendre ces collectionneurs, c'est contre vents et marées qu'œuvrent les créateurs dont ils embrassent en quelque sorte la cause. «Ce que j'admire chez les artistes, c'est leur courage, dit Marc Bellemare, ces gens-là travaillent bien souvent à contre-courant, contre une foule de préjugés et beaucoup d'incompréhension.» De son côté, Robert-Jean Chénier se dit gagné par le milieu des artistes. «J'ai énormément de sympathie pour ces personnes qui croient tellement à ce qu'elles font, qu'elles sont prêtes à vivre avec des difficultés financières parfois considérables. Il n'y a pas d'industrie pour soutenir les arts visuels, les artistes mettent beaucoup de temps à créer des pièces uniques, ce n'est pas comme Céline Dion qui peut vendre un million de disques...» Mais par delà l'acte de bienfaisance — encouragement concret offert aux artistes — la gratification dont bénéficie le collectionneur tient au sentiment qu'il éprouve de participer à l'aventure artistique. □